

[Poèmes]

Rogelio Echavarría

Volume 45, Number 3 (261), September 2003

La poesía tiene la palabra

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Echavarría, R. (2003). [Poèmes]. *Liberté*, 45(3), 44–47.

El transeúnte

Todas las calles que conozco
son un largo monólogo mío
llenas de gentes como árboles
movidos por una oscura batahola.

O si el sol florece en los balcones
y siembra su calor en el polvo movedizo,
las gentes que hallo son simples piedras
que no sé por qué viven andando.

Bajo sus ojos que me miran hostiles
como si yo fuera enemigo de todos,
no puedo descubrir una conciencia libre,
un criminal o un artista

pero sé que todos luchan solos
por lo que buscan todos juntos.
Son un largo gemido
todas las calles que conozco.

Le passant

Toutes les rues que je connais
sont un long monologue qui m'appartient
remplies de passants comme des arbres
balancés par un obscur vacarme.

Et si le soleil fleurit sur les balcons
et sème sa chaleur sur sa poussière volage,
les passants que je rencontre ne sont que des pierres,
et je ne sais pourquoi elles vivent s'en allant.

Dans le secret de leurs regards hostiles
comme si j'étais l'ennemi de tout le monde,
je ne peux découvrir une conscience libre,
ni un criminel ni même un artiste,

mais je sais que tous luttent seuls
pour ce qu'ils cherchent tous ensemble.
Long est le gémissement
de toutes ces rues que je connais.

A la lluvia

Demonio de la lluvia – látigo de lujuria –
no rompas con tus dientes vidriosos el abrigo
del tibio pecho, lo único tibio del humilde ;
no nos traigas el frío de la tan alta nube,
no persigas al perro sin puertas con tus piedras,
no rompas el pulmón del obrero que canta
siguiendo el pie descalzo de sus hijos sin cielo,
no mancilles las barbas secas del pordiosero,
no llegues hasta donde no pueden evitarte.

Deja tu voz pluvial para el cultivo de los ríos,
para la faz de las persianas donde hay dueño,
para el paraguas, que es tu flor arcaica.

Demonio-dios, que envidias y que amas
las multitudes y caes ruidoso sobre todos,
disuelve ya a Babel y permite que asome
el sol como un henchido seno de leche pródiga.

À la pluie

Démon de la pluie – fouet de luxure –
ne brise pas de tes dents vitreuses l'abri
de la poitrine tiède, seul refuge tiède du pauvre ;
ne nous apporte pas le froid de ce nuage si haut,
ne poursuis pas le chien vagabond de tes pierres,
ne blesse pas le poumon de l'ouvrier qui chante
suivant ses enfants pieds nus et sans ciel,
ne souille pas la barbe flétrie du mendiant,
ne va pas jusqu'où l'on ne peut t'éviter.

Abandonne ta voix pluviale aux plantations des rivières,
aux persiennes extérieures d'un propriétaire,
au parapluie, ta fleur archaïque.

Démon-dieu, toi qui envies et qui aimes
les multitudes et toi qui tombes sur les foules,
dissous maintenant Babel et permets au soleil
de s'épanouir comme un sein débordant de lait prodigue.